

LIU CIXIN

# Boule de foudre

roman traduit du chinois  
par Nicolas Giovanetti

*ACTES SUD*

*Les propriétés et le comportement de la foudre en boule tels qu'ils sont décrits dans ce livre sont basés sur des témoignages historiques authentiques.*

## PRÉLUDE

Ce jour-là, c'était mon anniversaire. Ce n'est que le soir, lorsque j'ai vu papa et maman allumer les bougies du gâteau d'anniversaire, et que nous nous sommes assis tous les trois autour de ces quatorze petites flammes, que je m'en suis souvenu.

C'était une nuit d'orage. L'univers entier semblait se réduire aux éclairs qui zébraient sans arrêt le ciel et à la petite pièce où nous nous tenions. Chaque fois que fulgurait la lumière bleue d'un éclair, à l'extérieur, les gouttes de pluie se figeaient brièvement dans une clarté absolue ; elles semblaient presque solides, tel un dense réseau de cristaux étincelants suspendu entre ciel et terre. Une idée m'est soudain venue à l'esprit : ce serait très amusant si le monde était toujours comme ça. En sortant de chez soi, on marcherait tous les jours à travers un nuage de cristaux, qui bruisseraient autour de nous avec un doux son de clochettes. Mais comment un univers aussi finement ciselé pourrait-il supporter la violence du tonnerre et des éclairs ?... Le monde que je voyais avait toujours été différent du monde que voyaient les autres. J'essayais toujours de le faire changer de forme dans mon esprit. À cet âge, c'était la seule chose que je savais vraiment sur moi-même.

La tempête avait commencé à la tombée de la nuit. Depuis, les éclairs et le tonnerre n'avaient cessé de redoubler d'intensité. Au début, après chaque éclair, l'image de cet univers cristallin fugacement entrevu par la fenêtre restait imprimée dans mon esprit, et je guettais avec une extrême tension l'arrivée du prochain roulement de tonnerre. Mais les éclairs étaient

maintenant trop nombreux, je n'arrivais déjà plus à déterminer quel coup de tonnerre appartenait à quel éclair.

C'est pendant ce genre de nuit de tempête que l'on réalise à quel point la famille et le foyer sont choses précieuses ; il suffit d'imaginer le monde effrayant et dangereux qui s'étend à l'extérieur pour se sentir enivré par la douce chaleur du foyer. Dans de tels moments, on éprouve une profonde compassion pour les âmes errantes qui grelottent à l'extérieur, sous la pluie et sous l'orage ; on a presque envie de leur ouvrir la fenêtre pour qu'elles se précipitent à tire-d'aile à l'intérieur. Mais le monde extérieur est si terrible, si effrayant, que l'on n'ose laisser le moindre souffle d'air pénétrer dans la douce chaleur du foyer.

— Ah, la vie...

Mon père a vidé d'un trait un grand verre d'alcool, les yeux fixés sur les petites flammes qui ornaient le gâteau d'anniversaire.

— Toujours changeante et imprévisible, pleine de hasards et de probabilités... Elle ressemble à une brindille flottant sur un ruisseau, tantôt arrêtée par un petit caillou, tantôt aspirée par un tourbillon...

— Il est encore jeune, il ne comprend pas ces choses, a dit ma mère.

— Il est bien assez grand ! a répondu mon père. Il arrive à l'âge où l'on peut savoir à quoi ressemble vraiment la vie !

— Et bien sûr, toi, tu sais... a dit ma mère avec un sourire moqueur.

— Bien sûr que je sais !

Mon père a encore vidé un demi-verre d'alcool et s'est tourné vers moi :

— En fait, fils, avoir une vie merveilleuse, ce n'est pas difficile. Écoute bien les conseils de ton père. Choisis un problème mondialement connu pour sa difficulté, de préférence un problème mathématique qui ne demande qu'une feuille de papier et un stylo, comme la conjecture de Goldbach, ou le dernier théorème de Fermat. Ou même un problème de pure philosophie, qui ne demande ni papier ni stylo, comme l'origine de l'univers. Lance-toi corps et âme dans l'étude de ce

problème, en ne pensant qu'au travail lui-même, jamais aux récompenses. À force de t'y absorber, avant même que tu ne t'en rendes compte, ta vie aura passé. Quand les gens parlent de trouver leur place dans le monde, ce n'est rien d'autre que cela. Ou à l'inverse, donne-toi pour seul but dans la vie de gagner de l'argent. Consacre chaque instant à réfléchir au meilleur moyen d'en gagner. Pas besoin de te demander à quoi il te servira ; au moment de ta mort, tu pourras faire comme le père Grandet, étreignant un tas de pièces d'or en répétant : "Ça me tient chaud..." Bref, la clé d'une vie merveilleuse, c'est de se trouver une passion. Moi, par exemple...

Mon père a fait un geste pour désigner les petites aquarelles accrochées un peu partout dans la pièce. Elles étaient de facture très classique, peintes avec minutie, dans les plus strictes règles de l'art ; mais aucun souffle ne les habitait. À la lueur des éclairs, elles ressemblaient à une foule de petits écrans clignotants.

— Je me suis pris de passion pour la peinture, même si je savais bien que je ne serais jamais Van Gogh.

— Oui, le cynique et l'idéaliste croient chacun que l'autre est malheureux. Mais en fait, ils ont tous les deux beaucoup de chance, a commenté ma mère d'un air pensif.

Mes parents, d'habitude si affairés tout au long de la journée, s'étaient soudain transformés en philosophes. On aurait dit que c'étaient eux qui fêtaient leur anniversaire.

— Maman, ne bouge pas ! ai-je dit à ma mère.

De sa chevelure aile de corbeau, j'ai détaché un cheveu blanc. Il n'était en fait qu'à moitié blanc, l'autre moitié était encore noire.

Mon père a levé le cheveu face à la lampe pour l'examiner. À la lueur des éclairs, il brillait comme le filament d'une ampoule.

— À ma connaissance, c'est le premier cheveu blanc de ta mère depuis sa naissance. En tout cas, c'est le premier qu'on découvre.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ! Quand on en arrache un, il en repousse sept ! s'est exclamée ma mère, rejetant ses cheveux en arrière avec colère.

— Ah, c'est la vie, a dit mon père.

Il a montré du doigt les bougies sur le gâteau :

— Imagine que tu emportes une petite bougie comme celle-ci au fond du désert de Gobi. Admettons qu'il n'y ait pas de vent et que tu arrives à l'allumer. Après quoi tu t'éloignes. Qu'est-ce que tu éprouverais en voyant scintiller au loin cette petite flamme ? Mon fils, c'est ça la vie, l'existence humaine : fragile et incertaine, incapable de résister au moindre souffle de vent.

Nous contemplions en silence les petites flammes des bougies. À les voir trembloter dans la froide lumière bleue jetée par les éclairs, nous avions l'impression d'observer une minuscule forme de vie, que nous aurions patiemment élevée depuis sa naissance.

Dehors, une nouvelle rafale d'éclairs a zébré le ciel.

C'est à ce moment qu'elle est arrivée. Elle a traversé le mur et émergé juste à côté d'une peinture représentant une bacchante de dieux grecs, tel un esprit jaillissant du tableau. Elle avait la taille d'un ballon de basket et brillait d'une lueur rougeâtre presque vaporeuse. Elle s'est élevée en flottant avec grâce au-dessus de nos têtes, laissant derrière elle une traînée de filaments d'un rouge sombre, sa trajectoire erratique dessinant au-dessus de nous des motifs complexes et fascinants. Elle émettait en flottant une sorte de cri, un sifflement grave sous lequel perçait cependant une plainte aiguë, comme un spectre soufflant dans un *xun*\* au cœur d'une antique lande désolée.

Effrayée, ma mère a agrippé mon père des deux mains. Je l'ai détestée toute ma vie pour ce geste. Si elle n'avait pas fait ça, j'aurais peut-être encore un de mes deux parents aujourd'hui.

La sphère a continué à flotter, comme si elle cherchait quelque chose. Elle a fini par trouver, et s'est immobilisée

\* Le *xun*, instrument chinois très ancien, est une sorte de flûte sphérique en terre cuite, percée de neuf trous, connue pour ses sonorités graves et mélancoliques. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

cinquante centimètres au-dessus de la tête de mon père. Le sifflement est devenu grave et intermittent, comme un rire glacial.

À cet instant, j'ai pu voir l'intérieur de la chose – un brasier rouge et translucide, qui semblait d'une profondeur infinie. Du cœur insondable de ce gouffre brumeux, une myriade de petites étoiles bleues se déversaient continuellement, comme le ciel étoilé vu par un esprit désincarné fonçant à travers l'espace après avoir dépassé la vitesse de la lumière.

Ce n'est que plus tard que j'ai appris que sa densité énergétique interne pouvait atteindre 20 000 à 30 0000 joules par centimètre cube, alors que la densité énergétique du TNT n'est que de 2 000 joules par centimètre cube. Et bien que sa température intérieure dépasse les 10 000 °C, sa surface est froide.

Mon père a levé la main, non pas pour essayer de toucher la chose, mais pour se protéger la tête. Lorsque sa main s'est dressée dans les airs, elle a semblé exercer une sorte d'attraction sur la chose, comme une goutte de rosée se formant à la pointe d'une feuille.

Il y a eu une flamme blanche aveuglante, un bruit assourdissant, et le monde a explosé à côté de moi.

Lorsque l'aveuglement causé par le flash lumineux s'est dissipé, j'ai pu voir la scène qui allait me hanter tout le reste de ma vie. C'était comme si l'on avait pris une image en couleurs, et qu'on l'avait convertie en noir et blanc dans un logiciel de retouche photo. En une fraction de seconde, les corps de mon père et de ma mère étaient devenus entièrement noir et blanc – ou plus exactement d'un blanc grisâtre, car le noir n'était en fait que les ombres projetées par les reliefs de leurs corps à la lueur de la lampe. Tout le reste était blanc comme le marbre. Mon père avait encore la main levée ; ma mère était encore penchée vers lui, étreignant son bras de ses deux mains. Sur leur visage de statues, leurs yeux pétrifiés semblaient encore pleins de vie.

Dans l'air flottait une odeur étrange. Ce n'est que plus tard que j'ai appris que c'était celle de l'ozone.

— Papa ! ai-je crié.

Pas de réponse.

— Maman ! ai-je encore crié.

Pas de réponse.

Je me suis approché des deux statues, dans ce qui reste à ce jour le moment le plus terrifiant de mon existence. Auparavant, c'était en rêve que j'avais connu la plupart de mes effrois. Dans le monde des cauchemars, je n'avais jamais vraiment succombé à la panique, car une partie de mon subconscient était toujours restée vaguement éveillée, tandis qu'une voix me criait depuis un lointain recoin de ma conscience : "Ce n'est qu'un rêve !" Mais ce jour-là, il a fallu que cette voix hurle de toutes ses forces au fond de mon esprit pour que je continue à avancer. J'ai tendu une main tremblante pour toucher le corps de mon père. Au moment où ma main a touché la surface d'un blanc grisâtre de son épaule, j'ai eu l'impression qu'elle passait à travers une coquille extrêmement fine et fragile. J'ai entendu un léger craquement, comme le bruit que fait un verre lorsqu'on y verse de l'eau bouillante en plein hiver. Les deux statues se sont effondrées devant mes yeux, comme une avalanche en miniature.

Deux petits tas de cendres blanches se sont formés sur le tapis. Il ne restait rien d'autre.

Les tabourets de bois sur lesquels ils étaient assis étaient encore là. Une couche de cendre s'était aussi déposée dessus. J'ai épousseté la cendre, et j'ai vu que la surface des tabourets était parfaitement intacte, et même froide au toucher. Je savais pourtant que les crématoriums doivent chauffer un corps humain à 2 000 °C pendant trente minutes pour le réduire en cendres. C'était donc un rêve.

J'ai regardé tout autour de moi, désarmé, et j'ai vu de la fumée s'échapper de la bibliothèque. Derrière ses portes vitrées, celle-ci était remplie de fumée blanche. Je me suis approché et j'ai ouvert les portes. La fumée s'est dispersée, et j'ai vu qu'environ un tiers des livres avaient été réduits en cendres à l'intérieur, une cendre de la même couleur que les deux petits tas sur le tapis. Mais la bibliothèque elle-même ne portait pas la moindre trace de brûlure. C'était un rêve.

J'ai ensuite vu un filet de vapeur s'échapper du frigo à demi ouvert. Je me suis approché et j'ai ouvert la porte. À l'intérieur, un poulet surgelé était maintenant tout à fait cuit, dégageant



un agréable fumet. Les crevettes et le poisson étaient cuits eux aussi. Mais le frigo lui-même était parfaitement intact ; je pouvais même entendre le bruit du compresseur qui venait de se mettre en marche. C'était un rêve.

Je me sentais moi-même un peu bizarre. J'ai ouvert ma veste, et une pluie de cendre s'en est échappée. Le débardeur que je portais sous ma veste avait été réduit en cendres, mais la veste elle-même était encore en parfait état, et je n'avais absolument rien senti. J'ai fouillé les poches de ma veste, et je me suis brûlé la main. J'ai extrait de ma poche ma console de jeux portable ; ce n'était plus qu'un amas de plastique calciné. C'était vraiment un rêve, un rêve décidément bien étrange !

Dans un état second, je suis retourné m'asseoir à ma place. Je ne voyais plus les deux petits tas de cendres sur le tapis de l'autre côté de la table, mais je savais qu'ils étaient là. Dehors, le tonnerre commençait à faiblir, les éclairs se faisaient moins nombreux. Puis la pluie s'est arrêtée, et plus tard encore, la lune est apparue entre les nuages, nimbant la pièce d'un halo argenté. J'étais toujours assis, sidéré. Le monde n'existait plus pour moi ; je flottais dans un vide informe et illimité. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé avant que le soleil levant ne me réveille. Encore hébété, je me suis levé, et je suis allé chercher mon cartable pour partir à l'école. Je l'ai cherché à tâtons, puis j'ai ouvert la porte, également à tâtons, car mon regard était toujours perdu dans le lointain.

Quand mon esprit s'est remis à fonctionner normalement, une semaine plus tard, la première chose dont je me suis souvenu, c'est que cette nuit-là c'était mon anniversaire. Mais sur le gâteau, il n'aurait fallu mettre qu'une seule bougie – non, pas même une seule bougie, en fait, car cette nuit-là avait été pour moi une seconde naissance. À dater de ce jour, je n'ai plus jamais été le même.

Comme me l'avait conseillé mon père dans les derniers instants de sa vie, je m'étais enfin trouvé une passion. J'allais pouvoir découvrir la vie merveilleuse dont il m'avait parlé.







## L'UNIVERSITÉ

*Cours obligatoires : mathématiques supérieures, mécanique théorique, mécanique des fluides, informatique fondamentale et appliquée, langages informatiques et programmation, météorologie dynamique, principes de météorologie, climat chinois, prévisions statistiques, prévisions météorologiques à moyen et long terme, prévision numérique du temps, etc.*

*Cours optionnels : circulation atmosphérique, analyse et diagnostic météorologique, pluies torrentielles et méso-échelles, prévision et prévention des orages, climat tropical, changement climatique et prévisions météorologiques à court terme, météorologie radar et satellitaire, pollution atmosphérique et climat urbain, climat des hauts plateaux, interactions climat-océan, etc.*

Cinq jours plus tôt, j'avais réglé tout ce qui restait à régler à la maison, et je m'étais mis en route pour une ville du Sud, à plus d'un millier de kilomètres de chez moi, où j'allais faire mes études universitaires. En fermant pour la dernière fois la porte de la maison quasiment vide, je savais que j'y laissais mon enfance et mon adolescence. Désormais, je ne serais plus qu'un automate, attaché à poursuivre un seul et unique objectif.

En examinant la liste des cours qui allaient occuper les quatre prochaines années de ma vie universitaire, j'ai été un peu déçu. La plupart portaient sur des choses dont je n'avais pas besoin ; et certaines des choses dont j'avais le plus besoin, comme l'électromagnétisme ou la physique des plasmas, n'y

figuraient pas. Je me suis dit que je m'étais peut-être trompé de spécialité ; j'aurais sans doute dû m'inscrire en physique, et non en sciences de l'atmosphère.

Je me suis rapidement mis à passer tout mon temps enfermé dans la bibliothèque. Je consacrais la totalité de mes journées aux mathématiques, à l'électromagnétisme, à la mécanique des fluides et à la physique des plasmas ; je ne suivais que les cours qui avaient un quelconque rapport avec ces sujets, et je séchais presque tous les autres. La vie haute en couleur du campus ne m'atteignait pas, et je ne m'intéressais pas à elle. Tous les jours, je ne rentrais à mon dortoir qu'à une ou deux heures du matin ; ce n'était qu'en entendant parfois un camarade de chambrée marmonner dans son sommeil le nom de sa petite amie que je me rendais compte qu'il existait un autre mode de vie en dehors du mien.

Un soir, à minuit passé, j'ai levé la tête de l'épais volume sur les équations différentielles que j'étais en train d'étudier. Je pensais être le dernier étudiant dans cette salle réservée à la lecture nocturne, mais de l'autre côté de la table était assise une jolie jeune fille. Elle était dans ma classe et s'appelait Dai Lin. Aucun livre n'était posé devant elle ; elle tenait sa tête entre ses mains et elle me regardait. Même ses nombreux prétendants auraient eu bien du mal à trouver le moindre charme à ce regard : c'était le regard de quelqu'un qui vient de démasquer un espion dans son camp, le regard que l'on porte sur un être étrange et différent. Je ne sais pas depuis combien de temps elle me regardait comme ça.

— Tu es vraiment quelqu'un de très particulier. On voit bien que tu n'es pas un rat de bibliothèque, tu as vraiment un but, m'a-t-elle dit.

— Ah ? Et vous autres, vous n'avez aucun but ? ai-je demandé nonchalamment.

J'étais peut-être le seul garçon de la classe à ne lui avoir jamais adressé la parole.

— Nos objectifs sont vagues et superficiels. Mais toi, il est clair que tu cherches quelque chose de bien précis.

— Tu as un bon jugement sur les gens, ai-je répondu froidement, tout en me levant et en rangeant mon livre.

J'étais le seul à ne pas ressentir le besoin d'attirer sans cesse son attention, et j'en tirais un certain sentiment de supériorité.

— Qu'est-ce que tu cherches ? a-t-elle lancé dans mon dos alors que j'atteignais la porte.

— Ça ne t'intéresserait pas.

Je suis parti sans me retourner.

Dehors, dans la paisible nuit d'automne, j'ai regardé la voûte étoilée. J'ai eu l'impression d'entendre la voix de mon père descendre du ciel : *La clé d'une vie merveilleuse, c'est de se trouver une passion.* Ce n'était qu'à présent que je comprenais à quel point ses paroles étaient justes. Ma vie était semblable à un obus fendant les airs ; mon seul désir était de l'entendre exploser en touchant sa cible. Rien d'autre ne comptait. C'était un but dépourvu de toute considération pratique : l'atteindre signifierait simplement que ma vie était achevée. Je ne savais pas pourquoi je devais aller à cet endroit – je voulais seulement y aller, et cela me suffisait. C'est l'une des pulsions les plus fondamentales de l'humanité.

Le plus étrange était qu'à ce jour, je n'avais jamais consulté la moindre documentation à Son sujet. Elle et moi étions comme deux chevaliers qui passent leur vie à se préparer à un duel. Tant que je ne serais pas prêt, je n'irais pas à Sa rencontre, je ne Lui accorderai pas même une pensée.

Trois semestres ont passé en un clin d'œil. Cette période m'a laissé une impression de continuité monolithique ; elle n'avait pas été interrompue par les vacances, car je n'avais nul chez-moi où retourner, et je passais donc toutes mes vacances sur le campus. J'étais tout seul dans l'immense bâtiment des dortoirs étudiants, mais je n'éprouvais aucune solitude. Il n'y a que la veille du Nouvel An chinois, quand j'ai entendu le bruit des pétards à l'extérieur, que j'ai vaguement repensé à ce qu'était ma vie avant qu'Elle n'y fasse irruption – une vie qui me semblait déjà perdue dans un lointain passé. Pendant quelques nuits, dans le dortoir où l'on avait arrêté le chauffage, le froid glacial a rendu mes rêves d'une extraordinaire vivacité. Un soir, j'ai même cru que mes parents allaient

m'apparaître en rêve. Mais ils ne sont pas venus. Je me suis rappelé une légende indienne : après la mort d'une concubine qu'il aimait d'un amour fou, un roi décida de lui édifier un mausolée tel qu'il n'y en avait jamais eu en ce monde. Il consacra les efforts de toute une vie à la construction de ce mausolée. Lorsque celui-ci fut achevé, il contempla le cercueil de la concubine royale, placé au centre de l'édifice, et dit : "Ça ne va pas avec le reste. Enlevez-moi ça d'ici."

Le souvenir de mes parents s'était déjà évanoui dans le lointain. C'était Elle qui occupait maintenant toute la place au fond de mon cœur.

Mais ce qui s'est passé ensuite a rendu toute sa complexité au monde très simple qui était devenu le mien.